

---

*Philologie et historiographie du Caucase chrétien*

## Philologie et historiographie du Caucase chrétien

Jean-Pierre Mahé

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/1925>

DOI : [10.4000/ashp.1925](https://doi.org/10.4000/ashp.1925)

ISSN : 1969-6310

### Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

### Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2017

Pagination : 31-37

ISSN : 0766-0677

### Référence électronique

Jean-Pierre Mahé, « Philologie et historiographie du Caucase chrétien », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 148 | 2017, mis en ligne le 21 septembre 2017, consulté le 05 juillet 2023. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/1925> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.1925>

---

## PHILOGOLOGIE ET HISTORIOGRAPHIE DU CAUCASE CHRÉTIEN

Directeur d'études : M. Jean-Pierre MAHÉ,  
membre de l'Institut

Programme de l'année 2015-2016 : I. *Le mythe de Prométhée : du Caucase à l'Hellade*. —  
II. *La Sainte Lance des princes Prochiantz*.

I. On ne saurait douter aujourd'hui que le mythe prométhéen du titan prisonnier soit lié au Caucase. Apollonios de Rhodes qui, malgré sa date tardive, s'inspire de sources archaïques, l'affirme sans équivoque. Eschyle semble d'abord moins clair, quand il évoque « le sommet par où l'on atteint les Scythes nomades ». Mais c'est sûrement là une périphrase pour désigner la chaîne du Grand Caucase, qui sépare les Scythes du Moyen-Orient. En effet, dans ses *Tusculanes*, Cicéron a traduit 28 vers de la tragédie perdue, *Prométhée délivré*; le dernier vers mentionne explicitement le Caucase.

Le supplice de Prométhée et de ses frères caucasiens est pratiquement identique. Le titan est tout d'abord attaché par une chaîne au sommet d'une montagne ou d'un pic rocheux : le Gerget'i pour Amiran, l'Ararat pour Artawazd, une « âpre cime » anonyme pour le Prométhée d'Eschyle. Après quoi, Dieu empile sur lui d'énormes blocs de roches, voire des montagnes entières. Ce sommet, dit Hermès à Prométhée, « mon père (Zeus), avec son tonnerre et la flamme de sa foudre, le fera voler en éclats ; ton corps sera enfoui et c'est une pierre voûtée qui t'enserrera ». Autrement dit, le héros enchaîné est reclus dans une caverne au sommet d'une montagne.

Quel rapport entre l'aigle qui dévore le foie et le chien qui ronge la chaîne ? Non seulement les deux animaux ne sont pas foncièrement différents, comme nous l'avons vu plus haut, mais les deux actions tendent peut-être à la même fin. Ce qui caractérise les héros caucasiens c'est qu'ils ne s'accordent jamais la moindre relâche ; sans cesse ils essaient de se délivrer. Dans sa caverne, Mher est toujours en pleine lumière ; il ne se permet pas une seconde de sommeil. Or, on peut faire en géorgien un jeu de mots, intraduisible en grec, entre le « foie » (*ğwidzli*) et l'« éveil » (*ganğwidzeba*), comme si le foie était le régulateur du sommeil. Dans certains contes arméniens, dès que Mrap', le « Seigneur des yeux », a frappé le dormeur, des « filles de feu », c'est-à-dire des anges féminins, viennent lui masser le foie pour provoquer toutes sortes de rêves. Inversement, en dévorant le foie du titan, l'aigle lui interdit tout sommeil.

Si les rapprochements proposés ici sont justifiés, ils suggèrent que les Grecs ont en quelque sorte domestiqué une ancienne légende caucasienne pour en faire le mythe de Prométhée. De leur côté, les Iraniens ont connu la même source et l'ont intégrée dans leur mythologie du temps. Alors que le nom Mher ou Amiran lie directement le titan au feu du ciel, celui de Prométhée suppose une interprétation intellectuelle de la légende. Le héros grec est celui qui réfléchit, qui pense ou qui comprend d'avance, au

contraire de son frère Épiméthée, qui pense toujours trop tard. Georges Charachidzé a remarqué avec beaucoup de finesse que, dans la légende géorgienne, la relation est inversée : Amiran, le fils de la déesse, est élevé par une famille humaine, dont les deux fils, Usip' et Badri, sont plus intelligents que lui. En effet, le premier mouvement d'Amiran, trop sûr de sa force, est toujours de se jeter tête première dans la bataille ; ses frères humains l'en empêchent en lui dispensant de judicieux conseils. On assiste donc, comme dans le mythe grec, à un dialogue entre la force titanique et la vigueur intellectuelle, un échange entre l'étincelle de la foudre et celle de l'esprit.

Une peine est d'autant plus dissuasive qu'elle est perpétuelle et publique. Le supplice du titan captif répond admirablement à ces deux exigences. Toutes les ethnies du Caucase le connaissent, mais de réputation, plutôt que d'expérience directe. Pourtant chaque nation cite des témoins oculaires dont la véracité ne fait aucun doute : leurs récits concordent pour l'essentiel, avec juste ce qu'il faut de détails inédits. Quant à la perpétuité du supplice, elle est garantie par sa cause, qui n'est autre que le temps lui-même, ultime auteur de tout ce qui apparaît, meurt ou se renouvelle. Le temps ne cesse de contenir la violence des éléments, l'ardeur dévorante du feu, la force inerte de la terre.

En s'opposant à Dieu, comme Akrsk'il et Amiran, en prétendant remplacer la nature par la culture, ou en luttant contre son propre père comme Mher, au risque d'abrégier les jours dévolus à chaque génération, le géant caucasien pêche contre le temps, menace l'ordre du monde et la succession légitime des êtres.

Avant l'arrivée des Mèdes et autres ethnies iraniennes dans le Sud-Caucase au VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère, une sorte de *koinè* théologique tend à s'imposer à tous les peuples caucasiens. Dieu est surtout conçu, à l'image du Morige géorgien, comme gardien du « rang » (*rigi*) de tous les êtres, c'est-à-dire du moment de leur apparition, de leur place et de leur durée. Vouée au maintien de cette fixité, la puissance divine tient à la fois de la force et du poids. Elle se confond avec la résistance et l'inertie de la matière, qui surpassent normalement la vigueur des individus.

Par leur croissance anarchique, Mher, Akrsk'il et Amiran font vaciller cette immobilité. Ils atteignent l'extrême limite où, si l'on ne les empêche pas de grandir, si l'on ne les soustrait pas au temps, si l'on ne les enferme pas à l'écart de tous les vivants, leur force excessive fera basculer toute la masse de l'univers. Et même au lieu de leur captivité, ils parviennent encore à user leur chaîne ou à profiter de la moindre brèche pour tenter de s'évader.

Héritier de l'astrologie chaldéenne, l'Iran transmet à l'Arménie et à la Géorgie une vision cyclique de ces failles de la fatalité, désormais associée à la course du soleil et des corps célestes. L'Abkhazie, située plus au nord et plus loin du monde iranien, ignore ces théories. Après la christianisation du Sud-Caucase au IV<sup>e</sup> siècle, les fêtes de la Transfiguration et de l'Ascension, ou encore la semaine sainte, viennent remplacer la conception païenne de la fin de l'année. Ce sont elles qui marquent régulièrement les périodes récurrentes où le titan captif risque de s'évader. À l'écart de ces spéculations sur la fatalité astrale, la réclusion d'Akrsk'il, pour chronique qu'elle soit, ne s'appuie sur aucun modèle cosmologique.

Ainsi, la comparaison des légendes caucasiennes montre qu'Amiran, Mher, Artawazd et Akrsk'il reflètent, indépendamment les uns des autres, un mythe beaucoup

plus ancien. L'intérêt des sources arméniennes est d'offrir des indices de datation. Le premier témoin de la légende d'Artawazd, Eznik, écrit vers 435-440. Mais la tradition qu'il rapporte est évidemment bien antérieure. Le nom propre d'Artawazd renvoie à la dynastie artaxiade, aux II<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> siècles avant notre ère. Cependant la tradition orale, recueillie dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, nous apprend qu'Artawazd n'est que le prête-nom de Mher, héros d'un mythe iranisé, nettement plus ancien.

L'Arménie a connu trois périodes d'exposition intense aux idées iraniennes : l'époque achéménide (~ 557-330), l'époque parthe (66-224) et l'époque sassanide (224-642). Cette dernière nous paraît trop tardive, étant donné le témoignage d'Eznik. En revanche, c'est probablement sous la domination achéménide que la Porte de Khaldi est devenue la Porte de Mher. À la même époque, la légende caucasienne du titan captif subit, indépendamment en Arménie et en Géorgie, l'influence des spéculations iraniennes sur le temps.

De quand date le substrat caucasien du mythe ? Les parallèles arméno-géorgiens ont une valeur différente selon qu'on tient ou non les Arméniens pour une ethnie autochtone du Caucase, qui serait alors le berceau de la famille indo-européenne. Bien que cette théorie ait eu d'éminents défenseurs, elle est loin de faire l'unanimité. Au contraire, l'origine thraco-phrygienne de la langue arménienne a été fortement confirmée par les recherches les plus récentes. On admet aujourd'hui que l'arménien remonte à une branche balkanique de l'indo-européen, incluant également le grec et l'albanais.

Par conséquent, on suppose que les Proto-Arméniens ont franchi les Détroits peu après la chute de Troie (vers ~ 1200), tandis que les Achéens s'installaient en Ionie. Ils traversèrent ensuite l'Anatolie, provoquant la fin de l'Empire hittite. Laissant derrière eux certaines tribus qui se fixèrent en Phrygie, ils atteignirent le cours supérieur de l'Euphrate vers ~ 1165. Cinquante ans plus tard, comme ils tentaient de coloniser le cours supérieur du Tigre, ils furent arrêtés en ~ 1115 par Tiglath Palassar I<sup>er</sup>.

Dès cette époque, ils entrent en contact avec les peuples sud-caucasiens, ancêtres des Kartvèles. En géorgien, « arménien » se dit *somexi*, que l'on rapproche du hourrite *Suhmu*, désignant un bras de l'Euphrate. D'autre part, les Assyriens nomment les Proto-Arméniens *Muški*, sans doute par confusion avec les tribus kartvèles du Mesxeti. C'est donc à partir des XII<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècles que les ancêtres des Arméniens ont été en mesure de connaître les traditions sud-caucasiennes sur le titan captif.

Les sources arméniennes établissent probablement l'existence du mythe à la fin du II<sup>e</sup> millénaire. Mais si l'on admet la chronologie des langues kartvèles, proposée par G. V. Klimov, la concordance des données svanes et géorgiennes permet de remonter jusqu'aux environs de 2000 avant notre ère. Cette datation est plutôt confirmée par les traces de formes archaïques du même mythe chez les Tcherkesses et les Abkhazes.

**II.** En pays de reconquête, la victoire est la condition et l'épreuve du pouvoir. Mais elle ne parvient à le légitimer que si elle produit des gages de sacralité. Car « tout pouvoir de fait ne devient pouvoir de droit qu'en se sacralisant ».

C'est pourquoi le prince Hasan Prōš, qui régna dans le Vayoc' Jor de 1224 à 1284 et transmet son nom à la lignée, excella par sa valeur militaire et par sa piété. En 1258, il couronna la glorieuse série de ses victoires en recevant, au nom de l'ilkhan mongol

Hulagu, la reddition du dernier calife abbaside de Bagdad, al-Muta'sim. En 1270, il consolida sa légitimité religieuse en présidant le synode de Jagavank' pour défendre les positions de l'Église arménienne contre l'Église romaine. Deux ans plus tôt, en 1268, il offrit au monastère d'Ayrivank', dont il avait fait sa nécropole dynastique, un somptueux reliquaire contenant la Sainte Lance du Christ. Cette prestigieuse relique changea le nom du sanctuaire, désormais appelé Gełardavank'. Elle demeure jusqu'à ce jour l'un des principaux trésors de l'église catholico-sassane d'Ējmiacin.

L'historien Kirakos, qui connut personnellement Hasan Prōš, le présente comme « fils du pieux Vasak, fils de Xaľbak ». C'est pourquoi la dynastie dont il est issu est souvent appelée Xaľbakean. Cette lignée est si ancienne que certains généalogistes n'ont pas hésité à la rattacher aux « Haykides » du Siwnik', dont le nom remonterait à Hayk, l'ancêtre légendaire des Arméniens. Sans évoquer ces origines fabuleuses, on peut rappeler le colophon d'un Évangile copié en 1232 pour une certaine princesse Vaneni, « fille de jaľur, fils de Xaľbak ». Ses ancêtres prétendaient descendre de Bak, l'un des participants à l'insurrection de Vardan Mamikonean contre les Perses en 451. Habitant au Siwnik', dont le seigneur était le prince Vasak Siwni, renégat du Christ, il se serait alors réfugié dans l'Arc'ax pour rejoindre le parti des défenseurs de la foi.

Engagés au service du royaume unifié de Géorgie pour libérer l'Arménie du joug des Seldjouks, Vasak Xaľbakean et ses trois fils (Papak', Mkdem, Prōš) jouent un rôle décisif dans la reconquête, sous les ordres de l'atabeg Ivane, général de la reine Tamar (1184-1213). En 1202, Vasak reçoit le titre et la bannière (*droša*) de « gouverneur » (*kolmnakal*), c'est-à-dire, en fait, de prince héréditaire d'une partie des territoires reconquis : le Vayoc' Jor, le Šapahunik', le Varažnunik', le Kotayk' et une partie de l'Ayrarat. La dynastie s'installe dans le Vayoc' Jor.

Quand Vasak meurt vers 1224, il a déjà perdu ses deux aînés, Papak', tué au combat en 1222, puis Mkdem, décédé quelques mois seulement avant son père. Contre toute attente, c'est donc Hasan Prōš qui reçoit le *droša* orné des armoiries familiales, deux lions soutenant une aigle royale.

La situation glorieuse du royaume de Géorgie, victorieux sur tous les champs de bataille depuis le règne de David le Constructeur (1089-1125), s'est tragiquement effondrée devant l'expansion mongole. En 1219, les cavaliers des steppes ont fait leur première apparition dans le Caucase, non sans lourdes pertes pour les chrétiens. Puis ils sont repartis comme ils étaient venus. En 1222, Djalal ed-Din, sultan des Khorezmiens, chassé par les conquêtes des Mongols, fait irruption en Atropatène. Trois ans plus tard il envahit l'Arménie, infligeant à Ivane une défaite sanglante. Après quoi, il prend Tbilisi, Ganjak et Naxiĵewan, ravage l'Arménie méridionale et attaque les États musulmans d'Asie Mineure. Vaincu par une coalition réunissant le sultan d'Égypte et les Arméniens de Cilicie, il est tué par hasard en 1232 par un soldat de rencontre.

À peine deux ans plus tard, l'Arménie et la Géorgie, épuisées par dix années de guerre, doivent affronter l'invasion mongole. Incapable de résister, le général en chef Awag, fils d'Ivane, présente sa soumission. Les princes géorgiens et leurs alliés sont désormais tributaires du grand khan et contraints de participer à toutes les campagnes des Mongols. Ils prennent ainsi Karin (Erzurum), Césarée et Sébaste en 1242-1243. Puis ils achèvent la conquête du Proche-Orient. Vers 1258-1260, Hasan Prōš est reconnu comme le meilleur stratège des contingents chrétiens de l'armée

mongole. Ses compatriotes voient en lui un preux légendaire, défenseur de la nation et de l'Église. Dans une *Lamentation sur les princes*, le poète Xaç'atur Keč'arec'i (1260-1330) célèbre la mémoire de « Paron Prōš, parure des cavaliers, / Qui pulvérisait la Porte de fer / Dextre et bras de la Nouvelle Sion, / Ferme assise de la foi arménienne ».

À l'ouest du domaine de Prōš, l'Azat, torrent de montagne de 55 kilomètres de long, descend des Monts Gełam. Près du village de Gołt', dans le Kotayk', à 1600 mètres d'altitude, les parois rocheuses du canyon étaient percées de grottes naturelles ou artificielles, propres à accueillir de nombreux ermites, qui se regroupèrent peu à peu en communauté monastique. Dans la seconde moitié du XI<sup>e</sup> siècle, ces religieux ne disposent que d'une simple chapelle troglodyte, Sainte-Mère-de-Dieu (Surb Astuacacin), à l'ouest du site, en dehors de l'enceinte actuelle, dont les plus anciennes inscriptions remontent à 1160. En 1215, les princes Zakare et Ivane (Mq'argrdzeli / Er kaynabazuk) construisent l'église Kat'olikē, dont le flanc nord s'adosse aux roches de la montagne. Le gawit' (narthex) ajouté à l'ouest date de 1225.

Ce n'est pas avant 1240 que Prōš rachète le monastère à Awag, le fils d'Ivane, passé à l'orthodoxie géorgienne. Aussitôt, grâce à l'art d'un certain maître, nommé Galjak, il fait creuser dans la paroi rocheuse, au nord-est du gawit', une église troglodyte, surmontée à l'intérieur d'une coupole sculptée, percée d'une lucarne : dans la pénombre, on a l'illusion d'une véritable structure architecturale. Dans cette église coule une source sacrée, appelée Hayazma, vestige d'un culte fort ancien.

Une seconde église troglodyte s'ouvre au nord-ouest du gawit'. Elle est précédée d'un vestibule abritant le mausolée princier orné d'un décor héraldique. Prōš y fut enterré en 1283, mais c'est probablement lui qui prit l'initiative des travaux quelques années avant sa mort. Dans l'angle nord-est est aménagée une cheminée qui permet de chauffer la salle pendant les commémorations rituelles pour les défunts : semaine, quarantaine et année. Le décor sculpté de l'église, tout en variations sur le signe aniconique de la Croix – chemin du salut, étape obligée sur la voie de la résurrection – est un des plus grands chefs-d'œuvre de l'art arménien du XIII<sup>e</sup> siècle. En 1288, Papak', fils de Prōš, creuse une vaste salle funéraire au-dessus de la grotte de la sainte source.

Cette luxuriante profusion monumentale ne visait pas seulement à rehausser d'un faste particulier la nécropole dynastique des Prōšeank', mais surtout à entourer d'un cadre d'une exceptionnelle richesse le magnifique écrin dont Hasan Prōš avait doté en 1268 la précieuse relique de la Sainte Lance, joyau du monastère, source inépuisable de salut pour le prince et pour ses États.

Que la Sainte Lance de Gelardavank' fût bien l'arme du Calvaire, dont le soldat avait percé le flanc du Crucifié pour constater sa mort (Jn 19, 33) ne faisait aucun doute pour les Arméniens contemporains de Prōš. La meilleure garantie de son authenticité tenait au fait que l'apôtre Thaddée lui-même l'avait apportée en Arménie. Un tropaire (*šarakan*), transmis dans un manuscrit de 1159, célèbre « le bienheureux martyr / Armé de la lance de la crucifixion, / Qui entra fièrement dans l'arène / Et vainquit le champion du mal, / Tout comme toi, (Seigneur, le vainquis) par le bois de la vie. / C'est pourquoi, par ses prières, / Vivifie-nous, Sauveur ami des hommes ».

Cette caution apostolique réfute les prétentions des reliques concurrentes, notamment de celle qui fut découverte à Antioche en 1098 par un seigneur croisé. La

question a été tranchée, dit-on, en présence du pape lui-même, qui a reconnu la prééminence de la relique arménienne, tout en constatant les vertus thaumaturgiques de sa réplique antiochienne. La réplique a acquis les mêmes vertus que l'original, à la suite d'une parodie sacrilège de la crucifixion, minutieusement organisée à Tibériade. Terrifiés par les prodiges qui en résultent (éclipse de soleil, tremblement de terre, etc.), les coupables confessent leur crime et se convertissent à la foi.

La présence de la Sainte Lance au monastère d'Ayrivank<sup>4</sup>, devenu Gelardavank<sup>4</sup>, n'est pas antérieure au début du XIII<sup>e</sup> siècle. Peut-être était-elle déjà là vers 1240, quand Prōš rachète le saint lieu avec toutes ses richesses. Mais c'est évidemment le reliquaire de 1268 qui en fit la célébrité. Ce chef-d'œuvre d'orfèvrerie n'est pas arrivé jusqu'à nous. Le reliquaire actuel, daté de 1687, est dû à un évêque Dawit<sup>4</sup>, abbé de Gelardavank<sup>4</sup>, « de la lignée de Xaľbak et de Prōš, fils d'Ivanik ». Ce Dawit<sup>4</sup> était le neveu d'un autre évêque du même nom, de la même ascendance, également abbé de Gelardavank<sup>4</sup>.

Mort en 1675, Dawit<sup>4</sup> l'aîné a pour successeur son frère Step<sup>4</sup>anos, victime du terrible tremblement de terre de 1679 qui détruisit le temple de Garni et dépeupla totalement la région, restée déserte jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle. À la suite de cette catastrophe, le monastère est en ruines et criblé de dettes. Dawit<sup>4</sup> le jeune, qui n'est pas encore prêtre, est ordonné en urgence. Aussitôt, il paie les dettes de la communauté, refait la route qui mène au monastère et entame la reconstruction. Consacré abbé en 1683, il décide de mettre en valeur la précieuse relique, source de la richesse et de la notoriété des lieux. Comme l'ancien reliquaire a été retiré des décombres en fort piteux état, il charge les orfèvres, Grigor et Sargis, d'en fabriquer un autre « encore plus splendide qu'au paravant ».

Quand il est fermé, ce précieux écrin, qui épouse la forme étroite et haute de la relique, porte sur ses volets une Annonciation et une Crucifixion, qui laissent pressentir ce qu'il contient : une relique de la Passion. Lorsque les volets sont ouverts, la pointe oxydée du fer de lance contraste avec le décor abstrait qui l'entoure, se détachant sur l'argent doré repoussé : c'est la gloire indicible de Dieu qui se révèle, telle que la célèbre l'inscription gravée au dos du reliquaire.

Le texte est double. Dawit<sup>4</sup> a joint un humble post-scriptum (lin. 29-40) à l'inscription originale qu'il pouvait encore lire sur l'écrin et qu'il a transcrite, mot pour mot (lin. 1-28). Ces dernières paroles, attribuées au prince Prōš, sont d'un style poétique et savant, qui reflète l'art et la science d'un théologien averti, probablement l'exégète et historien, Vardan Arewelc<sup>4</sup>i, proche conseiller du commanditaire.

« La relique, son reliquaire et leur rapport au pouvoir commencent seulement à devenir un sujet historique », écrivait-on au début de ce siècle. Observant qu'un certain nombre de reliquaires sont actuellement conservés « avec leurs reliques, leur décor d'origine, accompagné d'inscriptions poétiques », on pressentait qu'il « suffirait de les replacer dans leur véritable milieu afin qu'ils s'animent d'une vie intense ».

C'est ce que nous avons essayé de faire avec la Sainte Lance de Hasan Prōš. Mais au XIII<sup>e</sup> siècle, dans cette principauté arménienne du Vayoc<sup>4</sup> Jor, reconquise sur les Seldjouks au nom des rois de Géorgie, puis tributaire des khans mongols, les rapports de pouvoir entre le temporel et le spirituel, le centre et les périphéries, ne sont plus aussi clairs que sous la glorieuse dynastie des Porphyrogénètes. Le temps n'est plus

où l'empereur byzantin, concentrant à Constantinople les reliques du Christ, en usait pour « se rendre maître de la victoire, de la diplomatie et des serments ».

La soumission au khan mongol n'implique aucune obédience religieuse particulière. Elle revient plutôt à s'incliner devant le décret de la Providence. Car, après les invasions successives des Seldjouks et des Khorezmiens, l'irruption soudaine des cavaliers des steppes confirmait les oracles de fin du monde : « Les nations se dresseront les unes contre les autres, royaume contre royaume, et ce sera le début des tourments » (Mt 24, 7-8 ; Mc 13, 8-9). On se rappelait la prophétie de saint Nersès le Grand, au milieu du iv<sup>e</sup> siècle, « que le pays d'Arménie serait ruiné par la race des Archers, ce que nous vîmes de nos propres yeux ».

Désormais chaque nation affronte seule l'avènement des fins dernières. C'est pourquoi la Sainte Lance, arme surnaturelle, prend le pas sur les armes humaines. Elle est le véritable gage du salut des Arméniens, et le prince qui la vénère ne la tient d'aucun roi et d'aucun empereur. C'est un don de la Providence, transmis à l'Arménie par l'apôtre Thaddée, envoyé du Christ, le souverain de la fin des temps.